

## Ce qu'il écrit<sup>1</sup> – FAL du 19 janvier 1915 -

Le soir tombe, endeuillant le pâturage où, de loin en loin, quelque sapin veille. La neige a recouvert le chemin creux et c'est à peine si de rares quartiers de roches émergent au-dessus du tapis blanc. Pas un cri d'oiseau dans les branches et pas le moindre aboiement de chien ; un silence grave repose sur ce coin de pays, qu'un repli de terrain sépare de la frontière. A l'orée du bois, quelques empreintes de pas et des branches vertes qui jonchent le sol marquent l'endroit où les gens du village sont venus couper le sapin de Noël. Hormis ces signes de vie, on pourrait se croire en plein désert.

Pourtant, à l'entrée du col boisé, une maison basse s'est tapie, le toit brun en bardeaux laisse passer les deux larges cheminées à ventaux mobiles que l'on ferme de l'intérieur quand il fait mauvais temps. C'est la ferme des Sergeois ; on vend du café et du sucre, que les contrebandiers emportent au-delà de la frontière. Ce soir, il n'y a point d'acheteurs ; on ne fait pas la contrebande à Noël, et les douaniers savent qu'ils pourront réveillonner en paix. D'ailleurs, cette année, il n'est guère venu d'acheteurs au Sergeois ; là-bas, les hommes sont presque tous à l'armée, et les femmes doivent rester à la maison pour traire les vaches et soigner les enfants.

Aussi, M. Alexandre, l'épicier du Sergeois, a-t-il résolu de fermer boutique et de redescendre chez lui, au village. Ce n'est pas la peine de s'exiler pour vendre deux ou trois kilos de marchandises ; d'ailleurs, Philomène, la locataire, reste là-haut pour garder la maison.

Née au milieu de ces bois et accoutumée à la solitude, la brave femme ne craint pas les longs hivers et n'imagine rien de plus beau que la plainte du vent d'hiver ou que le rythme de la valse des flocons. Son horizon ne dépasse pas l'arrête boisée qui suit la frontière. Un jour, il y a bien longtemps, un jeune homme descendit de l'arête ; il venait de l'autre pays tout proche. Philomène le rencontra et, comme on était à la saison des nids, les jouvenceaux s'épousèrent.

Mais la foudre, qui abat les grands chênes, frappa aussi le beau jeune homme ; demeurée veuve, Philomène eut à élever l'enfant. Grâce à lui, le ciel sombre redevint clair et la femme retrouva le sourire.

- Jean-Marie est un brave garçon ! expliquait-elle à qui voulait l'entendre.

Et c'était vrai. Le dimanche, quand elle descendait avec lui par le chemin pierreux qui conduit au village, ses yeux brillaient de fierté. Il faut dire que Jean-Marie attirait l'attention : grand, bien découplé, avec un visage régulier, à la carnation éclatante, il rappelait ce type d'ancien Gaulois de la légende. Avec cela, gai comme une alouette au printemps, actif à la besogne et plus doux qu'un agneau.

---

<sup>1</sup> Julie Meylan, fait allusion implicitement à une famille du hameau de la Frasse dont le père, effectivement, venu de France, s'appelait Jean-Marie. Chapis de son nom, grand-père de Juste Pithon, autre auteur de contes et nouvelles, il avait certes servi en France, mais à une époque de beaucoup plus ancienne, et il avait de justesse échappé à la mort au combat. Voir à cet égard : *Ma Frasse d'autrefois*, par Juste Pithon, Editions Le Pèlerin, 1976.

- Petite mère, disait-il souvent, tu as assez peiné ; c'est à mon tour maintenant. Toi, tu seras la dame !

Elle souriait, émue et contente.

Hélas ! L'idylle ne dura guère ; un jour, Jean-Marie accourut, hors de lui :

- Mère ! Il faut partir ; c'est la guerre !

Elle, qui se croyait encore du pays, ne voulait pas croire :

- Tu plaisantes, Jean-Marie ; pourquoi la Suisse se battrait-elle ?

- Mère, tu oublies !... Nous sommes des étrangers, ici... ; le père est venu de là-bas ! Et son bras montrait l'arête où s'alignent les bornes frontière. Les ordres sont venus ; il faut marcher !

Un moment, elle eut envie de crier :

- Reste, mon petit, près de ta vieille mère qui n'a plus que toi !... Ton devoir est ici !

Mais elle ne dit rien ; sa gorge était trop contractée. D'ailleurs à quoi bon parler ? On ne résiste pas à l'ordre.

Jean-Marie partit ; elle demeura seule au milieu des bois avec ses trois chèvres, la moisson d'orge à rentrer et le champ de pommes de terre à arracher. Elle ne s'ennuyait pas ; l'angoisse lui tenait lieu de compagnie. Pour oublier, elle travaillait. Quand la maigre moisson fut rentrée et les pommes de terre mises à la cave, elle coupa le bois pour l'hiver et se mit à creuser une rigole de drainage tout le long du champ. Elle pensait :

- Jean-Marie sera bien aise de trouver la besogne faite en décembre ; il n'y a pas moyen de planter la bêche en terre, c'est trop gelé.

Dans sa naïveté, la brave femme imaginait qu'une guerre s'achève en quelques jours comme la vendange. Hélas ! un jour, au Sergeois, le facteur apporta une lettre et un petit paquet. La lettre annonçait le décès de Jean-Marie à l'hôpital militaire où on le soignait depuis trois semaines, le paquet contenait la petite plaque d'identité, avec le nom et le régiment du mort.

Philomène ne pleura pas ; elle serra dans un tiroir de sa commode ce qui restait de son fils et demeura impassible. Seulement, ses cheveux changèrent de couleur et, au fond de ses yeux, s'alluma quelque chose comme un éclair. C'était de la fièvre. Les gens du village voulurent la consoler ; farouche, elle ferma sa porte. Alors on dit :

- Elle n'a pas de cœur !... Une mère qui ne pleure pas son enfant !...

Comme une automate elle allait, venait, vaquait à ses besognes journalières, descendait deux fois par semaine au village pour y chercher du pain, mais si quelqu'un s'avisait de lui dire : «Ma pauvre Philomène, quelle dure épreuve », elle répondait brusquement : « Est-ce que je vous demande quelque chose ? ». Puis, à longues enjambées, elle remontait chez elle.

Or, en cette veille de Noël, seule près de son poêle éteint, Philomène demeure inactive. Les mains vides et les yeux fixes, elle personnifie l'image de la douleur. Les heures et les demies s'égrènent à la vieille horloge sans qu'elle

paraisse en avoir conscience. Et c'est en vain que, dans leur petite écurie, les chèvres bêlent plaintivement pour avoir leur pitance.

Tout à coup de la vallée monte la sonnerie des cloches de Noël : c'est comme une grande vague d'harmonie qui envahit tout le pâturage. Alors, avec un mouvement de folie, Philomène se bouche les oreilles et crie à mots entrecoupés :

- Oh ! pas cela... pas cela !... Ces cloches, que Jean-Marie aimait tant, je ne peux plus les entendre !... Elles mentent, ces cloches de Noël !... Elles parlent de paix et c'est la guerre... la mort... Oh ! Jean -Marie, Jean-Marie ! Pourquoi es-tu parti ?... Pourquoi me laisser seule ?...

A ce moment, comme pour répondre à l'appel de la mère désolée, un grand coup ébranle la porte d'entrée. La femme tressaillit, effrayée ; mais cette impression de crainte ne dura guère.

- Ma pauvre Philomène, tu es folle, se dit-elle, que vas-tu imaginer ? C'est quelque passant qui voudrait du tabac, Je vais lui dire que le magasin est fermé.

Déjà elle avait repris son calme et sa réserve tristes. Elle ouvrit. Derrière la porte, le facteur attendait.

- Bonjour, Philomène, une lettre pour vous, fit-il, pressé, et, sans s'attarder, il reprit le chemin d'en bas.

- Une lettre ! murmurait la femme en fermant la porte, qui donc songe encore à moi pour m'écrire ?...

Sans hâte, elle allume la lampe à abat-jour vert, ajuste ses lunettes, mais au premier coup d'œil, elle se laissa tomber sur la chaise basse.

- Mon Dieu ! fit-elle, c'est de Jean-Marie !... Pourtant, il est mort depuis deux mois... J'ai sa médaille dans la commode ! Y aurait-il erreur ?

Peureuse, elle n'osait ouvrir le mystérieux message. Enfin, les doigts tremblants décachetèrent l'enveloppe ; il en tomba une grande feuille couverte de hauts jambages parfaitement inclinés.

« C'est son écriture », fit-elle. Puis, le cœur battant, les yeux brouillés d'un voile humide, elle lut ce qui suit :

*Maman chérie,*

*Quand tu recevras ces lignes, je dormirai depuis longtemps avec les autres camarades, victimes du devoir. Mais cela ne fait rien. Imagine-toi que je suis vivant et que je te parle comme autrefois. Tu t'assieds près du poêle et moi en face, sur le tabouret, je te regarde : Joyeux Noël, petite mère ! Mais pourquoi es-tu triste ? Il ne faut pas pleurer. La vie est plus forte que la mort ; après les ténèbres il y aura de la lumière. Je la vois déjà et c'est pourquoi je suis si heureux. Le médecin qui vient de passer à côté de mon lit affirme que je vais mourir ; ce n'est pas vrai ; on ne meurt pas ; on vit autrement et mieux. La garde-malade est très bonne ; elle me promet de t'envoyer ces lignes pour Noël.*

*Je veux que tu aies une bonne fête et que tu dises : Jean-Marie pense à sa vieille maman !*

*Mère chérie, ne reste pas seule à Sergeois. Il faut vivre pour les autres. Va chez Christian, le cordonnier, qui a perdu sa femme. Tu lui diras : Je viens aider à élever vos petits, c'est Jean-Marie qui m'envoie.*

*Ma main tremble. Le grand sommeil approche. Au revoir, maman chérie ; il faut dormir. Mais il y aura la Noël... ensemble... au-delà !...*

Philomène a terminé sa lecture, un sanglot a soulevé sa poitrine :

- Mon petit !... Mon pauvre petit Jean-Marie !, murmure-t-elle.

Puis soudain, comme un torrent de montagne qui, au printemps, brise sa digue de glace, les larmes longtemps redoutées se mirent à couler. Elle pleura longtemps, sans bruit. Une fois calmée, elle vint à la fenêtre. Le ciel, jusqu'alors couvert, venait de s'éclairer et l'étoile du soir parut tout à coup entre deux nuages.

- La lumière après les ténèbres, murmura Philomène. Jean-Marie a raison, la vie est plus forte que la mort ! Il faut vivre !

Puis, à l'écurie, elle s'affaira à traire les chèvres blanches.

- Ce sera pour les petits à Christian demain ! pensa-t-elle.

Julie Meylan